

## Malgré-nous (5) « À notre retour, les podiums médiatiques n'étaient pas pour nous »

**La condition de Malgré-nous ne fut pas difficile seulement pendant la guerre : elle le fut aussi après. Ancien de Tambov, Alphonse Hueber, de Richwiller, raconte cette autre douleur qui a suivi le retour.**

« Afin que ne meure le souvenir de ceux qui nous suppliaient de ne pas les oublier » : cette phrase figure sur les papiers officiels de l'association Pèlerinage Tambov, dont Alphonse Hueber est président d'honneur. La parole est un bien précieux. Elle l'est d'autant plus que, longtemps, les Malgré-nous ont eu le sentiment qu'elle leur était confisquée.

### « Des silences négatifs »

« C'est la parole qui libère. Et on a été privés de parole. On s'est tout de suite aperçu qu'on ne pouvait pas dire tout ce qu'on avait vu. Personne ne nous interrogeait, personne n'était prêt à nous entendre, ni ne pouvait nous croire. Dans le contexte de l'époque, par exemple, il était inconcevable de critiquer les Russes. Les podiums médiatiques n'étaient pas pour nous ; ils étaient plutôt pour ceux qui s'étaient évadés et étaient revenus avec les Libérateurs. On ne subissait pas de discours négatifs, mais des silences négatifs. Et

« J'ai passé par tous les stades de l'incorporation de force, c'est pourquoi je m'arroge le droit d'exprimer une opinion, pour le devoir de mémoire... » Homme extrêmement affable, souriant et courtois, Alphonse Hueber, 86 ans, devient inévitablement grave quand il aborde sa condition de Malgré-nous. Tout ce qu'il a vécu sous l'uniforme allemand et dans le camp russe de Tambov, pendant ces années terribles qui ont séparé ses 17 ans de ses 20 ans ; et tout ce qu'il a vécu depuis...



Président d'honneur de Pèlerinage Tambov, Alphonse Hueber avait moins de 20 ans quand il fut incorporé de force, puis interné dans le camp russe. « On s'est tout de suite aperçu qu'on ne pouvait pas dire tout ce qu'on avait vu... » Photos Thierry Gachon

### De Wettolsheim à Tambov

Né le 6 janvier 1926 dans une famille de Wettolsheim, Alphonse Hueber est enrôlé après son RAD, à 18 ans, en février 1944. Il triche sur sa taille, pour ne pas être versé dans les Waffen SS, et se retrouve en Pologne.

À l'été suivant, lors d'une permission en Alsace, il pense s'évader par une filière de cheminots. Ça ne marche pas et il rejoint sa garnison avec trois

jours de retard, ce qui le fait considérer comme déserteur ; il échappe de justesse au peloton d'exécution et est envoyé sur le front. En octobre 1944, près de la frontière lituanienne, il franchit les lignes russes en agitant un mouchoir blanc.

Après trois autres camps, il est interné à Tambov en février 1945. Il rentre chez lui bien après l'Armistice, en octobre 1945.

ils pouvaient être aussi lourds... »

Il fallut gérer des séquelles tant physiques que psychologiques. « Quand je suis rentré, j'étais squelettique. Ma mère m'a mis une deuxième fois au monde : elle m'a lavé comme un gamin, m'a brossé, essuyé, puis m'a pris dans ses bras pour m'emmener dans ma chambre... Le dimanche, à la messe, j'avais l'impression d'être sur une autre planète. Je me demandais ce

que je faisais là. On a eu du mal à reprendre le rythme... La moitié de ceux qui sont rentrés de Tambov sont morts dans les dix ans suivant leur retour. »

### « Lesté par mon passé »

En 1947, Alphonse réussit l'exploit d'obtenir le bac avec la mention très bien. « On a alors voulu m'inscrire en école d'ingénieur, mais

je n'accrochais pas. J'étais lesté par mon passé. J'avais les capacités, mais quelque chose m'enlevait le souffle... »

Il mènera finalement une belle carrière dans l'ingénierie des Mines de potasse d'Alsace. S'il a appris peu à peu à gérer son passé, il a souffert aussi des dissensions entre ses anciens compagnons. « Il y avait des groupes de Malgré-nous qui ne se parlaient pas : ça

donnait une image désastreuse dans l'opinion. J'aurais pu en pleurer... » Pouvaient subsister de vieilles rancœurs, remontant au fait qu'une minorité de prisonniers français, à Tambov, était perçue comme appartenant à un « club » bénéficiant de petits privilèges...

Le temps a fait son œuvre. « Ça s'est cicatrisé, tout ça... » La chute de l'Union soviétique a permis de retourner sur les lieux, la complexité du drame a été mieux perçue, les passions se sont apaisées. Alphonse Hueber retient de son destin que « la plus grande vertu, chez un homme, c'est le courage ». Et du courage, il en fallait aussi aux Malgré-nous qui, en se laissant incorporer, se sacrifiaient pour préserver leurs proches des représailles. « Ma mère m'a dit : "Je sais que tu as risqué ta vie pour sauver la nôtre." »

Hervé de Chalendar

■ LIRE ÉGALEMENT L'analyse de deux historiens en page 32.



Un briquet réalisé par Alphonse Hueber quand il était à Tambov, où il travaillait dans un atelier de mécanique.

## Pierre Weisenhorn : « Je rêvais d'un film comme La Grande Illusion... »

**Celui qui fut l'homme fort du gaullisme dans le Sundgau, député durant 15 ans et maire d'Illfurth, a connu « l'enfer » de l'incorporation de force. Sans pouvoir faire partager son vécu.**

Il ne décolère pas, Pierre Weisenhorn, par cette belle journée d'été, face au parc verdoyant qui entoure le moulin de Walheim. L'orage menace, mais l'ancien parlementaire, gaulliste fervent et homme au contact facile, n'en a cure. « L'incorporation de force, c'est une énorme page d'Histoire ! Nos jeunes, même en Alsace, ne savent pas ce qui s'est passé. À la télévision, on évoque la zone occupée et la zone Sud. Mais on oublie toujours qu'il y avait une troisième zone ! » s'indigne-t-il.

Une troisième zone ? « L'Alsace et

la Moselle annexées. C'était l'enfer, sous la férule de ce fou furieux de Gauleiter Wagner. Il voulait faire arracher les inscriptions françaises sur les tombes », poursuit Pierre Weisenhorn qui en oublierait presque ce décret funeste du 25 août 1942, signé par le même Wagner. À 88 ans, il retrouve toute sa fougue, se souvenant du jeune homme qu'il a été, jeté dans un conflit qui a « emporté une génération entière ». « Se rend-on seulement compte ? 40 000 morts et disparus pour nos trois départements, à comparer aux 50 000 victimes américaines au Vietnam... »

### Seul dans l'hémicycle

Lui-même, après l'Abitur, le baccalauréat allemand, est obligé de partir au RAD, puis d'endosser l'uniforme allemand. Il quitte Altkirch pour ne pas menacer sa famille, mais promet de désertier à la première occasion. Il tentera deux évasions. Mais auparavant, il connaîtra les terribles combats de Finlande, avec des corps à corps dont peu de Malgré-nous ont parlé. « Après la retraite de Finlande, début 1945, nous nous sommes retrouvés à Berlin, sous les bombardements incessants des Russes qui écrasaient tout », se souvient-il.

Avec un jeune lieutenant, la poignée de rescapés décide de tenter de rejoindre les lignes américaines, à plusieurs centaines de kilomètres de là, pour se constituer prisonniers. Ils partent vers l'ouest. Mais dans la nuit, des motards SS attendaient les déserteurs. « Ils nous ont expédiés en première ligne de l'offensive contre les Russes... »



Pierre Weisenhorn, chez lui, à Walheim. Photo Thierry Gachon

« Dix jours après, j'ai déserté, de nuit, avec un copain, un Belge de Malmedy ». Lui aussi incorporé de force ! Mais cette fois-ci, ils sont faits prisonniers par les Russes qui les mettent dans des wagons et promettent de les libérer. Le train pour la Sibérie passe par Auschwitz. Il arrive à s'échapper et à prendre un autre train pour Berlin. Il avait entendu, dans le train, un commissaire du peuple expliquer qu'il y avait plusieurs zones à Berlin. Arrivé dans l'ancienne capitale du Reich, il court vers le secteur français, avec un ami alsacien. « On ne savait pas comment on serait reçu... » Bien, fort heureusement, et avec un colis de la Croix-Rouge française. Pour Pierre Weisenhorn, la guerre est terminée. Avec cette question qui le taraude : « Avons-nous vraiment fait notre devoir ? » Mais lorsqu'il évoque les tentatives de

désertion de incorporés de force, il observe : « C'était un acte de courage absolu ou une inconscience totale... »

À peine rentré, « après trois ans de casse-pipe », il se retrouve en faculté de pharmacie – comme son père et plus tard son fils – à Strasbourg, « dans un cycle normal, avec des Français libres, d'autres Malgré-nous et des fils à papa qui n'avaient jamais entendu siffler une balle », ironise-t-il. Dès 1947, il rejoint le Rassemblement du peuple français du général de Gaulle, comme responsable étudiant et délégué à la propagande...

Mais il n'a jamais oublié la guerre faite du côté des vaincus. Et aurait tant aimé que cette histoire soit connue du grand public. « Seuls les anciens combattants et les déportés maintiennent le souvenir. L'Édu-

cation nationale n'a rien fait. Pourtant il faut faire connaître l'Histoire de la Seconde Guerre mondiale pour éviter l'irréparable », déplore-t-il, renvoyant dos à dos « les gouvernements de droite et de gauche ». Lui-même, après son entrée à l'Assemblée nationale, est intervenu année après année, lors du vote du budget des anciens combattants. « Dix minutes de paroles, seul dans l'hémicycle ! »

### Des choses plus urgentes

Au fil des années, il a parlé des Malgré-nous à différents hommes politiques. Y compris à Jacques Chirac, dont il a été un fidèle, « mais qui avait des choses plus urgentes à faire ». Seul son ami Robert Galley, ancien capitaine de la 2<sup>e</sup> DB, compagnon de la Libération, décédé en juin, comprenait sa souffrance... L'ancien Premier ministre Pierre Messmer aussi.

Mais il aurait aimé sensibiliser le grand public. « Pourquoi pas à travers un film comme La Grande Illusion de Jean Renoir ou un feuilleton télévisé ? » Pierre Weisenhorn a tenté des démarches et en a même parlé à l'acteur Louis Veil et à la romancière Frédérique Héberd qui passaient leurs vacances à Walheim. « Mais le projet s'est enlisé, faute de mettre en scène... » L'ancien député accepte volontiers de parler de son expérience à des collégiens et à des lycéens. « Les gosses sont intéressés. Je leur donne quelques conseils pratiques. Il faut toujours prêter l'oreille à ce que racontent les autres. Cela peut servir... » Souvenez-vous du commissaire du peuple!

Yolande Baldewick

### Colloque européen



Frédéric Stroh. Photo D. Gutekunst

Le jeune historien Frédéric Stroh, qui a rédigé son mémoire sur les soldats alsaciens et mosellans jugés à Torgau, est à l'origine d'un colloque sur l'incorporation de force dans les territoires annexés au III<sup>e</sup> Reich, organisé les 5 et 6 octobre par l'Université de Strasbourg et la Fondation des Mémoires de Saxe-Anhalt.

« L'objectif est de réunir des historiens des pays concernés pour établir un état des lieux de la recherche européenne sur l'incorporation de force dans les armées allemandes », explique Frédéric Stroh, en indiquant que le colloque se penchera aussi sur les formes de résistance et sur la répression allemande. Enfin, le second jour, il sera question des différences politiques de mémoire...

Une exposition itinérante, qui sera présentée à partir du 6 octobre au Mémorial de Schirmeck, permettra de diffuser, auprès du grand public, les recherches en cours.



Le 20 juin 1947, il adhère au RPF. Photo Thierry Gachon